

vivants. La polémique autour de la spécificité antillaise nous amène à nous demander s'il est possible de contourner le problème de la définition en termes d'être et d'identité. Rosello aborde la littérature antillaise à partir de l'angle de la performance. La question de l'identité antillaise demeure en suspension. Rosello a pleinement conscience de cette difficulté, attitude qui fait l'un des mérites de cet ouvrage bien écrit, original dans son approche et exemplaire dans la compréhension des paradoxes qui structurent le fait littéraire antillais.

Cilas Kemedjio  
Ohio State University

**Isaac-Célestin Tcheho. *Plaies-Travers-Patrie*.**

Douala : Éditions Saint-François, Coll. Poèmes, 1991. 162 p.

Lorsqu'un calembour fait de la devise du Cameroun Paix-Travail-Patrie le titre du premier recueil de poèmes de Tcheho *Plaies-Travers-Patrie*, il y a lieu de considérer ce recueil comme l'autopsie d'un pays mort. Le drame du poète, ses tourments et déchirements sont ainsi exposés d'entrée de jeu.

Rédigés sur douze années (1979-1991) avec une veine créatrice remarquable en 1990 (25 poèmes/64), le texte s'organise en six parties plus ou moins équilibrées.

Le calvaire du poète commence avec son existence, c'est-à-dire à l'état foetal. Cette damnation est consignée dans deux vers : « Foetus coupables/ Origine coupable » (p. 12). Qui pis est, il est contraint, dans cet « empire de démons » (p. 7), de bénir ses bourreaux et même de s'infliger les peines les plus effroyables, non par sadomasochisme, mais à cause de la délinquance politique.

La deuxième partie témoigne l'amère expérience quotidienne du bannissement des patriotes qui, malgré tout, résistent à cette « merdocratie sans fin » (p. 52).

Bien qu'ancré dans son « couchant natal » (p. 26), sa « haute Montagne » (p. 55) et autres particularismes identitaires, le poète, volontiers, se fusionne avec « des patriotes fraternels » pour le « grand concert » (p. 56). Cet humanisme qui est l'affirmation de soi en même temps que la reconnaissance de l'autre transcende l'espace national pour englober l'Afrique entière. Ouvert à d'autres aires culturelles du continent, à l'instar du Maghreb, il lie le « cœur arabe » et l'« âme nègre » qui ont en commun le « sang africain » (p. 65) pour une Afrique unie. Par ailleurs, l'« Été tunisien » et la rive du fleuve Niger envoûtent le poète.

L'auteur chante par la suite les figures historiques telle que Ouandie, Moumie et le « Suprême UM » (p. 100) dont le martyr inspire sa propre résistance. Ici, les dédicaces jouent à fond et constituent des clés de décodage des poèmes.

Dans l'avant dernière partie, il salue « l'ardeur de la résistance sauvage » (p. 122) des Roumains contre le totalitarisme et incite les siens à prendre exemple. Dans cet ordre d'idée, il implore Monga :

De tenir haut  
Le flambeau de l'insolence (p. 127)

Enfin, le poète livre ses réflexions sur les enjeux de la création poétique ; ce en quoi cette fin rejoint l'« avant-texte, » ce qui offre au recueil une structure cyclique.

L'acte de la création poétique est la base où s'organise la résistance contre les agressions multiformes dirigées contre le poète. « Mourir d'écrire » (p. 158) est le salaire qui l'attend au bout de ce recueil. Cette ultime partie consigne donc des dispositions testamentaires du poète. La plupart des ces poèmes sont rédigés en 1991, c'est-à-dire après la quasi totalité des poèmes du recueil. C'est donc une espèce d'appendice.

*Plaies-Travers-Patrie* ordonne les absurdités d'un univers délictueux en poèmes toniques. Paru en 1992, ce recueil colle à l'actualité brûlante du continent africain qui convulse pour avoir mal géré ses trois décennies d'indépendance.

La veine créatrice du poète a connu un point culminant en 1990, année ayant marqué de grandes contestations populaires dans la presque totalité des pays de l'Afrique dite francophone. « Nigericide 90 » en est un exemple patent. On comprend dès lors que la poésie de Tcheho n'est pas une vaine spéculation évasive, encore moins une pratique de « l'Abject surréalisme » (p. 135). Il s'agit pour le poète de détruire les maux dont son pays se meurt avec la puissance de l'imaginaire.

Aussi, la tonalité de la poésie de Tcheho se situe-t-elle aux antipodes de celle de Louis-Marie Pouka, le parnassien et doyen des poètes camerounais. Autant Pouka, hier, célébrait l'occupant français avec zèle, autant Tcheho, aujourd'hui, résiste à leurs héritiers avec hargne.

Deux poèmes différents sont intitulés « résistance. » Il ne s'agit guère de coïncidence mais d'insistance. D'ailleurs, dans un de ces poèmes, on peut lire :

Je suis fiancé à la résistance  
...  
Mon seul frère  
C'est l'homme debout (p. 134).

En outre, le poète est connecté à un prestigieux réseau intellectuel que l'on décèle à travers les dédicaces (Hédi Bouraoui, Jean Senac, Célestin Monga, Camara Laye, etc..), les pastiches et les citations. Tout se passe comme s'il les interpellait afin qu'ils puissent témoigner le moment venu.

Les quelques poèmes en langue anglaise donnent une nouvelle saveur à l'ensemble. Le recueil de Tcheho est d'une inspiration pénétrante. La note de quatrième page indique « Une anthologie des...travers » comme titre de l'ouvrage. Ce qui crée une dissonance par rapport au titre réel.

Dans ce recueil, la voix de Tcheho nous parvient comme de l'outre-tombe. Mort des plaies et des travers de la patrie.

André Djiffack  
*Université de Yaoundé*